

Expatriation : les conjoints trinquent

Par Lucile Quillet | article lu dans Le Figaro Le 24 septembre 2015

Tout plaquer pour partir avec l'autre ? L'idée fait rêver. Mais dans 90% des cas ce sont les femmes qui prennent le risque de mettre leur propre carrière en suspens. Les maris, eux, seraient rarement prêts à faire des sacrifices pour suivre leur chère et tendre, selon une étude réalisée par Expat Communication.

Tout plaquer pour partir avec l'autre ? Tous les couples caressent un jour ce désir d'aventures. Mais, dans les faits, ce sont en grande majorité les femmes qui prennent le risque de mettre leur carrière en suspens pour accompagner leur homme. Quitte à s'en mordre parfois les doigts. Car le chômage est souvent au rendez-vous si l'on en croit l'étude menée récemment par Expat Communication auprès de 3000 expatriés français, notamment via le réseau Femmexpat. Aujourd'hui 91% des conjoints d'expatriés sont des femmes. Cette proportion correspond bien sûr aux traditions de l'expatriation: c'est généralement aux hommes que l'on propose de partir pour des raisons professionnelles. Les femmes ne présentent, elles, que 14% des professionnels envoyés à l'étranger. Parmi cette maigre proportion de femmes, qui accordent en général beaucoup d'importance à leur carrière, le célibat est particulièrement fréquent. Il concerne un tiers d'entre elles. Et pour celles qui sont en couple, un célibat géographique s'installe souvent: « Car les conjoints suivent moins souvent... Ils ont peur de ne pas trouver de travail là-bas. », explique Alix Carnot directrice des carrières internationales chez Expat Communication..

Ils ont raison. Trouver un emploi en tant que conjoint d'expatrié relève du parcours du combattant, malgré un profil prometteur sur le papier. Et c'est bien souvent ce chômage forcé qui rend l'expatriation amère pour le conjoint. Dans près de 70% des cas, il a un bac+4 minimum et parle trois langues et souhaite travailler. Pourtant, seuls 50% d'entre eux y parviennent. Les autres ont renoncé (20%) ou sont toujours en quête d'un travail (19%), malgré une perspective bien assombrie. Entre la barrière de la langue, la mauvaise connaissance des codes du marché local et l'étroitesse du réseau (à l'origine de l'embauche de 80% des conjoints avec emploi), trouver un travail s'avère difficile. Plus de la moitié des compagnes et compagnons se retrouvent avec un ou deux enfants. Pour 24% la garde a eu un impact sur leur recherche de travail. Parfois, pour éviter la crise, l'entreprise de l'expatrié tend la main au conjoint pour l'aider dans sa recherche d'emploi. Avec plus ou moins d'entrain selon le sexe. En effet, sur 100 conjoints d'expatriées, 11 ont bénéficié d'un service payé par l'entreprise de madame. En revanche, seules 4,6 femmes recevront de l'aide de l'entreprise de leur mari. Au final, les conjoints doivent souvent se brader pour avoir le luxe de travailler. Environ 47% d'entre eux connaissent une baisse de salaire et 28%, une régression hiérarchique. Ironie du sort : s'ils ont encaissé cette dévalorisation pour suivre leur conjoint, c'est celle-là même qui causerait en partie le refus de leur moitié de les suivre à l'étranger à leur tour. Parmi les hommes expatriés, seul un tiers se déclare prêt à plier bagage si la carrière de leur épouse le nécessitait à son tour. « Abandonner leur poste et leur bon salaire afin de déménager et compter sur leur conjointe dont la carrière est dégradée n'est pas envisageable pour les deux tiers des hommes expatriés. C'est une trappe, dans laquelle certaines conjointes se sentent piégées après coup. »

Bilan des courses : si 86% des sondés affirment que l'expatriation est une bonne expérience, 62% pensent qu'elle est néfaste pour leur carrière. Pour 50% des femmes, la dépendance financière et administrative au conjoint est difficile à vivre, bien plus que le blues lié au choc culturel, évoqué par seulement 28% des intéressées. Lumière au bout du tunnel : 74% des conjoints ont retrouvé un poste près de trois ans après leur retour d'expatriation.

Racontez-nous votre expatriation en envoyant votre témoignage à lquillet@lefigaro.fr .